



Planche XXIV

ATTITUDES PASSIONNELLES
HALLUCINATIONS DE L'OUÏE



Planche XIX.

ATTITUDES PASSIONNELLES
APPEL



Planche XXIII.

ATTITUDES PASSIONNELLES
EXTASE (1878).

Paul Regnard, «Attitudes passionnelles». Photographies d'Augustine reproduites en phototypie, in Bourneville & Regnard, *Iconographie photographique de la Salpêtrière*, Paris, 1878.

«Mais c'est de la folie!»

Il est des mots qui s'emploient innocemment. Spontanément. Vous déballez un cadeau, souhaitez témoigner votre enthousiasme à la personne qui vous l'a offert, et voilà que vous lancez : «Mais c'est de la folie!» Paradoxe d'un mot qui par ailleurs fait peur et exclut. Tabou des maladies mentales, et même des simples accidents de parcours.

ÉLISABETH CHARDON

On s'étend en détails sur le moindre rhume, on raconte ses gastro à l'apéritif, mais on prend des airs gênés et évasifs pour parler de l'absence prolongée d'un collègue. Peur de lui nuire, de le faire passer pour fou. *El loco* est bien celui qui inspire les poètes mais est prié de rester dans leurs chansons. Pas de ça chez nous Messieurs Dames.

Entre reconnaissance et ostracisation, les névroses et autres troubles psychiques naviguent toujours dans le vaste territoire de l'indéfini ou au contraire de la simplification réductrice. Sauf sans doute pour ceux qui ont à s'y confronter, soit qu'ils aient choisi d'en faire profession, soit que ces anormalités aient pénétré par effraction dans leur parcours de vie. D'ailleurs, que définir? Les problèmes, les troubles, ou ceux qui en souffrent? Depuis la fin du XIX^e siècle, au sortir du grand renfermement des siècles précédents, si bien décrit par Michel Foucault, les recherches sur nos fonctionnements psychiques se sont accélérées. Théories et contre-théories ont fleuri pour circonscrire les problèmes et, parfois de façon très subsidiaire, pour soulager les souffrances, les difficultés à être au monde qui leur sont liées. Mais au delà des batailles d'experts, il y a tous ceux qui tentent simplement de maîtriser au mieux la situation, de jour en jour, de cas en cas.

Les dérives du psychisme – par rapport à quelles voies autorisées, normalisées? – sont bien sûr un territoire magnifique pour la création. Dans ses pas de côté, les artistes

ont cherché l'essence même de l'humanité. Qu'ils soient allés à la rencontre de ceux qui dérivent ou qu'ils aient eux-mêmes choisi de se mettre en danger, de naviguer en eaux troubles, en utilisant quelques drogues. L'exposition parisienne *Sous influences, arts plastiques et psychotropes*, rend compte de quelques-uns de ces voyages, de Henri Michaux à Larry Clark. Son commissaire, Antoine Perpère, est à la fois un professionnel de la santé spécialisé dans les addictions et un plasticien. Parmi les textes qu'il a choisis pour accompagner l'exposition, la «Lettre à Monsieur le législateur de la loi sur les stupéfiants» qu'Antonin Artaud écrivit en 1925, publié dans son recueil de poèmes *L'Ombilic des limbes*. Extrait :

Messieurs les dictateurs de l'école pharmaceutique de France, vous êtes des cuistres rognés: il y a une chose que vous devriez mieux mesurer; c'est que l'opium est cette imprescriptible et impérieuse substance qui permet de rentrer dans la vie de leur âme à ceux qui ont eu le malheur de l'avoir perdue.

Il y a un mal contre lequel l'opium est souverain et ce mal s'appelle l'Angoisse, dans sa forme mentale, médicale, physiologique, logique ou pharmaceutique, comme vous voudrez.

*L'Angoisse qui fait les fous.
L'Angoisse qui fait les suicidés.
L'Angoisse qui fait les damnés.
L'Angoisse que la médecine ne connaît pas.
L'Angoisse que votre docteur n'entend pas.
L'Angoisse qui lèse la vie.
L'Angoisse qui pince la corde ombilicale de la vie.*

Par votre loi inique vous mettez entre les mains de gens en qui je n'ai aucune espèce de

confiance, cons en médecine, pharmaciens en fumier, juges en mal-façon, docteurs, sages-femmes, inspecteurs-doctoraux, le droit le disposer de mon angoisse, d'une angoisse en moi aussi fine que les aiguilles de toutes les boussoles de l'enfer.

Tremblements du corps ou de l'âme, il n'existe pas de sismographe humain qui permette à qui me regarde d'arriver à une évaluation de ma douleur précise, de celle, foudroyante, de mon esprit!

Toute la science hasardeuse des hommes n'est pas supérieure à la connaissance immédiate que je puis avoir de mon être. Je suis seul juge de ce qui est en moi.

La colère d'Artaud lui est très personnelle et en même temps tout à fait révélatrice des hiatus inépuisables qui existent entre celui qui regarde, qui expertise, qui accompagne, et celui qui vit l'angoisse, le trouble, le déchirement. Des hiatus sans doute douloureux pour toutes les parties.

L'exposition débute avec un dessin de Jean-Martin Charcot, réalisé sous influence du haschich en 1853. Le médecin, qui sera considéré comme un des pères de la neurologie et de la psychanalyse, est alors au tout début de sa carrière. C'est l'année où il est nommé chef de clinique à l'hôpital de la Salpêtrière. Il faudra encore du temps pour qu'il s'intéresse à l'hystérie. Pour le moment, sa thèse a porté sur la goutte et les maladies inflammatoires. Mais il a toujours dessiné, à tel point qu'il aurait hésité à se lancer dans un parcours artistique plutôt que de commencer des études de médecine. C'est ainsi qu'en une seule personne se croisent tous les enjeux. Charcot est médecin

Sous influences, arts plastiques et produits psychotropes
La Maison rouge, Paris
jusqu'au 19 mai
www.lamaisonrouge.org

Georges Didi-Huberman
Invention de l'hystérie, Charcot et l'Iconographie photographique de la Salpêtrière
Editions Macula, 2012 (5^e éd.), 456 pages
www.editionsmacula.com

et artiste. Il publiera en 1887 avec son élève et confrère Paul Richer, qui lui aussi porte la double casquette de médecin et d'artiste, une fascinante étude sur «les démoniaques dans l'art», où les deux hommes revisitent l'histoire de l'art à l'aune de leurs connaissances sur ce qu'ils appellent «la grande névrose hystérique». Et de croiser peintures et gravures d'antan avec les représentations qu'a justement données Richer de l'hystérie, dessins réalisés à partir de la grande nouveauté technologique qu'est la photographie.

C'est cette histoire que le philosophe et historien de l'art Georges Didi-Huberman a ausculté dans un de ses premiers ouvrages, *Invention de l'hystérie*, publié en 1982 aux éditions Macula, qui ont eu la judicieuse idée de le rééditer l'an dernier sous une nouvelle forme, d'une magnifique élégance pratique. Georges Didi-Huberman, avec toute la passion de sa jeunesse, y est très violent envers Charcot et ce qu'on a appelé l'École de la Salpêtrière. Dans la postface ajoutée à cette édition, il raconte comment des photographies vues dans un café féministe – qu'il précise avoir fréquenté pour son fameux gâteau au chocolat – l'avaient troublé, et avaient déclenché cette recherche. Sur ces images sans doute belles mais aussi «pénibles à regarder» figure Augustine, une des hystériques de Charcot, une de ces patientes exhibées lors des célèbres «leçons du mardi» où se pressaient autant les confrères que des artistes ou des politiciens. Des souffrances données en spectacle au tout-Paris. Des souffrances essentiellement féminines, même si Charcot a sorti l'hystérie de sa féminisation, face à des yeux toujours masculins. Un célèbre tableau d'André Brouillet, d'un réalisme tout photographique, permet d'identifier ce public choisi, venu pour le mettre en scène, Jean-Martin Charcot, mais aussi pour «l'actrice», en l'occurrence

Augustine, film d'Alice Winocour, 2012 avec Soko, Vincent Lindon, Chiara Mastroianni

Avant-première proposée par la Cinémathèque suisse au cinéma Capitole à Lausanne, jeudi 2 mai www.cinematheque.ch

Les Cinémas du Grütli à Genève programmeront aussi le film www.cinemas-du-grutli.ch

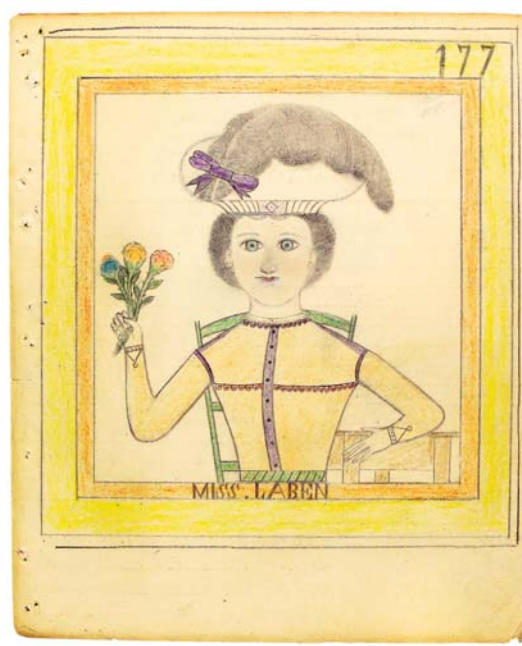
Borderline, artistes entre normalité et folie de Bosch à Dali, de l'Art brut à Basquiat Musée d'art de la ville de Ravenne jusqu'au 16 juin www.museocitta.ra.it

James Edward Deeds *Welcome to my World!* Daniel Johnston Collection de l'Art brut, Lausanne du 15 mars au 30 juin www.artbrut.ch

Folie Programme annuel de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne www.unil.ch/bcu



Daniel Johnston, *How Can It Be True?*, 2009. feutre sur papier, 21,5 x 28 cm Collection de l'Art brut, Lausanne. ©Daniel Johnston, courtesy Arts Factory [galerie nomade]



James Edward Deeds, *Miss Laben*, entre 1936 et 1966 mine de plomb et crayon de couleur sur papier, 23,5 x 21 cm Collection de l'Art brut, Lausanne

Augustine, représentée en pleine souffrance, le buste renversé – et la gorge largement dénudée –, le poignet contracturé.

Pour Georges Didi-Huberman, cette spectacularisation tendait à fabriquer les symptômes. Il écrit qu'Augustine était le «chef-d'œuvre» de Charcot tant elle correspondait à ces attentes, tant elle répondait bien aux séances d'hypnose, ses crises vérifiant à merveille les théories. Modèle évident, la jeune femme est aussi photographiée pour illustrer ces moments, qu'elle vit exactement comme le médecin le souhaite.

Violée jeune adolescente par l'amant de sa mère, Augustine finira par s'enfuir de la Salpêtrière après quelques années de bons et loyaux services à la recherche médicale. Des années pendant lesquelles elle aura plus d'une fois mimé les deux rôles, masculin et féminin, d'équivoques scènes sexuelles, entre séduction et violence. Et pourtant... Freud, qui fera un long stage à la Salpêtrière et nommera son premier fils Jean-Martin, le remarquera – même si Charcot lui avait sussuré : «Mais dans des cas pareils, c'est toujours la chose génitale, toujours... toujours... toujours...» –, dans les faits, il évite d'aborder cette piste. Dont on sait à quel point elle sera inspirante pour le psychiatre viennois.

Augustine est donc photographiée, moulée, dessinée – et les dessins de Paul Richer en ajoutent une couche au spectaculaire, à l'érotisme sauvage, mais tabou. Avec en arrière-fond cette croyance aveuglée en la vérité photographique. On ne voit plus que par la photographie. Les malades et leurs symptômes ont désormais deux dimensions. Et ainsi plus guère de voix.

C'est cette histoire, telle qu'elle a été transmise par Georges Didi-Huberman, qui a donné à la jeune réalisatrice française Alice Winocour le synopsis d'un film qui fera une timide apparition sur les écrans romands ce printemps. Vincent Lindon y interprète Charcot et Augustine y est jouée par Soko. Le jeune chanteuse et comédienne en a témoigné dans ses interviews à la sortie du film : elle a vécu dans sa chair de troubles symptômes liés à son interprétation d'Augustine, comme la paralysie d'une jambe des heures durant. Il faut dire que le tournage a été physique. Pour reproduire les contorsions incontrôlées que subit le corps de la jeune patiente pendant les crises, les bras et les jambes de la comédienne étaient manipulés par des cordes, comme ceux d'une marionnette. On aimerait pouvoir ressusciter Charcot pour entendre son diagnostic sur les expériences de Soko-Augustine.

Qui a finalement manipulé qui, du médecin qui utilise sa patiente pour faire la démonstration de ses théories ou de la patiente dont le corps rejoue la scène première pour se révolter autant que pour convenir, pour séduire peut-être? Là encore, les enjeux ne sont pas simples et les analyses trop tranchées ne rendront jamais compte de la complexité de l'échange.

Le temps de Charcot n'avait pas encore inventé l'Art brut ni même l'art-thérapie. Même si son dessin sous l'effet du haschich pourrait tout aussi bien figurer dans quelque exposition sur ces thèmes, illustrant leurs prémices. L'Art brut, qu'on a aussi appelé l'art des fous, est en ce moment en pleine crise identitaire. A Ravenne, en Italie, une vaste exposition cherche à faire le point, entre exploration historique et définition contemporaine, sur ces œuvres qui, si elles ne sont pas obligatoirement dues à des malades mentaux, sont au moins celles d'artistes en marge des champs normés, autodéfinis, de l'art. Aujourd'hui, les *outsiders* trouvent de plus en plus le chemin des musées «normaux», voisinant avec des productions reconnues. On tente la rencontre. Jusqu'à se demander parfois si des musées comme la Collection de l'Art brut, tellement fondatrice depuis sa création en 1976 sous l'impulsion de Jean Dubuffet, n'enferme pas une part de la création dans une marginalité domageable. En même temps, le musée fait succéder les expositions et à chaque fois celles-ci offrent l'occasion d'une rencontre forte avec un univers, une façon particulière d'appréhender le monde. Ainsi, ce printemps, deux nouveaux vernissages sont prévus, avec des hommes qui tous deux ont connu l'enfermement psychiatrique.

Les troubles mentaux de James Edward Deeds (1908-1987) auraient commencé après le déménagement de sa famille du Panama au Missouri en 1920. A 25 ans, ses parents, parce qu'il a menacé son cadet d'une hache, le placent dans une institution pour faibles d'esprit (sic). Souffrant de cet éloignement de la famille, le jeune homme avale de l'antigel et se retrouve en hôpital psychiatrique. C'est là qu'il réalise les dessins exposés ce printemps à l'Art brut, effectués sur le recto et le verso de feuilles à en-tête du State Lunatic Asylum n° 3 du Nevada. On y voit des personnages aux yeux de billes, des animaux, des bateaux, des trains, ou encore l'hôpital psychiatrique lui-même, le tout crayonné avec une douceur appliquée.

C'est un tout autre destin que celui de Daniel Johnston, loin d'être oublié dans un hôpital psychiatrique, où son instabilité mentale le fait tout de même interner dans les années 90, et d'où il ressortira obèse. Mais Daniel Johnston est surtout un musicien culte et attachant du mouvement *lo-fi*, sorte d'équivalent sonore de l'Art brut, connu dès les années 80 pour des cassettes enregistrées chez lui et accompagnées de dessins naïfs. Ses fans le retrouveront à sa sortie de l'hôpital, toujours avec ses chansons qui mêlent inspirations enfantines et histoires d'amour parfois crues. L'exposition accueillie par la Collection de l'Art brut a été créée au Lieu unique, à Nantes, l'an dernier, en collaboration avec Daniel Johnston lui-même. Elle montre ses dessins, toute une documentation sur sa création, son réseau, et elle est bien sûr accompagnée d'une bande son.

Une dernière petite série de rendez-vous printaniers? Cela se passe à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne qui depuis le mois de janvier fait justement le point sur la folie. Au programme, notamment, une lecture par la compagnie La Bocca della Luna d'une nouvelle de Guy de Maupassant, *Le Horla*. Un texte à ne pas lire seul le soir, si on s'angoisse facilement... La folie est à la portée de tous.